

Glissements vers l'enfance

Jean-Paul Daoust, *Les Cendres bleues*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 66 p.

Donald Alarie, *La Terre comme un dessin inachevé*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 90 p.

Paul Rousseau, *Micro-textes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 58 p.

Denis Vanier, *Les Stars du rodéo*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 78 p.

Jocelyne Felx

Numéro 59, automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38302ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1990). Compte rendu de [Glissements vers l'enfance / Jean-Paul Daoust, *Les Cendres bleues*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 66 p. / Donald Alarie, *La Terre comme un dessin inachevé*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 90 p. / Paul Rousseau, *Micro-textes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 58 p. / Denis Vanier, *Les Stars du rodéo*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 78 p.] *Lettres québécoises*, (59), 35–36.

Jean-Paul Daoust, *Les Cendres bleues*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 66 p., 10 \$.

Donald Alarie, *La Terre comme un dessin inachevé*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 90 p., 6 \$.

Paul Rousseau, *Micro-textes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 58 p., 6 \$.

Denis Vanier, *Les Stars du rodéo*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1990, 78 p., 10 \$.



Glissements vers l'enfance

POÉSIE
Jocelyne Felx

**Le corps est en réalité une province du monde en même temps que
mouvement vers le monde.**

Nul plus que l'enfant ne l'habite et n'ouvre la voie aux rapprochements inattendus. Deux des quatre recueils commentés ci-dessous opèrent un glissement vers l'enfance. Sur le plan structurel, ils privilégient la violation des frontières entre poésie et récit, préoccupation somme toute actuelle. Quant aux deux autres œuvres, elles vont à la poésie comme l'enfant en nous saute la clôture pour aller au cirque ressentir ces oscillations extraordinaires produisant un absolu de la rupture. Alors l'inspiration devient, par-delà la singularité des thèmes, ce point pur où la pensée manque.

Singularité d'un thème

Singularité sauvage d'un thème, devrais-je écrire, puisque l'ambiguïté logée dans la notion de pédérastie est bien connue. Mais d'abord, les «fans» de Daoust constateront que *Les Cendres bleues*, son dernier ouvrage, développe les trois apostilles biographiques de son recueil *Dimanche après-midi*, paru en 1985. Mieux, la ville datée et figée dans l'espace des années cinquante, la baie Saint-François où les Campivallenciens tiennent leurs régates annuelles, la cathédrale Sainte-Cécile et l'église Notre-Dame-de-Bellerive migrent vers un lieu trouble, lieu de mystère, abandonné à l'universel travail de refoulement auquel tout ordre social participe:

À l'époque où les doigts des autres enfants apprenaient
La grammaire les miens épelaient
Les noms de mes amants surtout un
Baptisé du péché de la chair avant l'âge
de raison (p. 7).

D'aucuns chercheront à y voir un affect nouveau sur le marché des émotions. Dans son recueil, Daoust réussit pourtant, sur un ton «infantilisé» et des plus lisses, à cerner un certain désarroi du premier âge, faisant de celui-ci une représentation inconsciente primordiale où se noient, plus denses qu'en toute autre, les vœux, les nostalgies et les espoirs d'une société représentée ici par l'amant, les parents, les religieuses, le curé, l'évêque, et *tutti quanti*. En somme, l'auteur rend bien la transparence réalité de l'enfant qui donne à voir, presque sans voile, le réel de tous nos désirs et de ses propres désirs.

Par ailleurs, plus que la singularité du sujet qui ne saurait cautionner l'intérêt d'un livre de poésie, ce sont les subtils transferts sémantiques (cet art de la manigance esthétique), qui m'ont paru maîtrisé et, au demeurant, précieux à l'économie de ce texte. Vus sous l'angle de la polysémie, plusieurs mots (bleu, cendres, bois, feu, etc.) scandés comme une redite, et multi-linéaires comme un contrepoint, donnent toute la portée à ce récit versifié que l'auteur a investi du pouvoir magique des contes bibliques et profanes avec leurs loups, fantômes, Goliath, Moloch, cowboys et, surtout, cet ogre de vingt ans, amant de l'enfant qui, à l'instar de Hänsel, le poussera en rêve, comme une sorcière, au feu.

Malgré quelques redites qui donnent parfois l'impression de remplissage, il faut lire *Les Cendres bleues* comme les mots de l'enfant captif qui conduit un récit et en délivre le sens pour les adultes que nous sommes.

Sensibilité à l'ordre



Donald Alarie, dont le premier recueil, *Petits Formats*, s'était mérité en Mauricie-Bois-Francs le prix Marcel-Panneton, est un transfuge du roman, inversant le mouvement d'exode de poètes actuels vers ce genre. Inutile de le cacher, ce poète reste profondément marqué par le romancier et le nouvelliste. Son œuvre, exempte de toute complexité métaphorique et métaphysique, et qu'une grande simplicité commande le plus souvent, ouvre une fenêtre d'images qui font glisser invisiblement dans le rien qui nous sépare des mots. Ainsi *La Terre comme un dessin inachevé* privilégie une utilisation référentielle du langage, avec ses éléments de chronologie, de décors, de lieux et une syntaxe qui ne fait jamais voler en éclats les cadres traditionnels de la pensée et de la langue. À la faveur de cette sécurité toute grammaticale, il y a, chez ce poète, une sensibilité à l'ordre au cœur d'une ambiance fermée (maison, ville, chambre, famille) où tout ce que l'on cherche semble se trouver à portée de main. Qui plus est, le geste nécessaire qui creuse la parole dans le dérobage de soi s'accomplit par l'entremise du poète demiurge, vaguement prestidigitateur, enclin toujours à dissimuler un pan de réel: « Quand elle perd pied, elle se souvient de ses ailes et quitte la piste nez en l'air. Ne reste qu'une ombre dans les regards sidérés » (p. 13). Coïncidence éloquente, déjà le titre du recueil posait une face cachée à la terre, soit celle de son inachèvement, promesse de vie!

Il y a donc pour moi dans ces poèmes de tendresse comme une résurrection de la sensibilité vitale. Ces proses poétiques rappellent ces moments où l'enfant, abandonnant sa fascination pour les choses clinquantes et les couleurs vives, se tourne vers les petites choses qui nous échappent, vers l'invisible. On peut néanmoins souhaiter à ce Pierrot noyé dans sa douce béatitude lunaire de sauter du doux au fort, comme le rossignol de l'aigu au grave. Mais alors, Alarie serait-il Alarie?

Micro-planète

La planète refoule et nous sommes affectés par l'idée de globalisation. Si le train ne traverse plus le pays « coast to coast », l'avion réunit les pôles. C'est tous azimuts que l'on bouge et notre poésie témoigne aussi de ce point de vue planétaire. Ainsi le premier livre de Paul Rousseau, qui a remporté le prix Octave-Crémazie 1990, nous promène de Los Angeles à Shanghai, avec escales aux pôles et ailleurs. Or, je me dis qu'il y a quelque chose de navrant à franchir les frontières par le dehors, en poésie. Je retiens surtout de *Micro-textes* que l'inspiration qui vient du monde actuel peut décliner le latin de l'écran: blindé, armé, bombé, musclé, etc., qui est celui-là même de quelques terres

vivant présentement sur les barricades. Ici, pour juguler l'imaginaire stéréotypé d'une certaine « terreur à réaction » (p. 39), l'auteur use abondamment de jeux avec les sons et avec le sens (allitérations, rapprochements, paronymes, ruptures dans la règle de détermination):

La suée des paquebots
siffle les matelots
leur mer aux canots
leur transe atlantique (p. 45).

Si une certaine recherche formelle caractérise ce recueil, il reste à l'auteur à pousser plus loin, je crois, la conscience des mots, car, tout compte fait, certains jeux, quand ils n'expriment pas un langage originel, élaborent des manœuvres plus que des œuvres. Ici, malgré quelques beaux vers, tout étant déjà trop connotés, pour moi, il manque à ces quelque quarante micro-poèmes ces choses qui refont les yeux.

Neuro-poésie

Artaud, Gauvreau et quelques autres ont frayé la voie suivie par Denis Vanier. Comme Artaud, la maladie est un peu le sujet de Vanier qui n'aura de cesse qu'il n'exprime la nature physiologique de la poésie. Une neuro-poésie, en fait, qui touche à l'essence de l'être et à ses possibilités d'expression. Ainsi, sur la blancheur clinique de la page, les mots de son dernier recueil, *Les Stars du rodéo*, quoique aussi libres et flottants qu'une musique, y sont des instruments sanglants:

une blouse blanche et dure prête à être poignardée
dans la chaleur des lèvres rouges
ses bagues viriles caressent le vinyle au sang,
des essences d'ombre graissent ses poignets
d'où surgit néanmoins l'offrande des veines (p. 47).

On remarquera, au gré des pages de ce livre rouge sang, la beauté des épigraphes (dont l'une de saint Luc) qui en épousent l'atmosphère délirante. De plus, plusieurs poèmes ont pour couleur première le rouge. Toujours la chair donc, ce qui l'anime ou la tue, le besoin, l'urgence du besoin et du désir. Vanier n'entreprend aucun renouvellement de cette pensée éprouvée qui oscille entre mal et maladie et qui met à profit ces traditions littéraires et religieuses qui suscitent l'extase par la représentation mentale ou figurée de la mort. Sur son bûcher de contradictions, ce poète qui donne souvent aux mots l'importance qu'ils ont dans les rêves, unit sacrifice et poésie telle une « consumption » qui ne saurait s'opérer sans transgression.

Un péché à ce livre: cette accumulation de pages presque blanches (à un titre de poème près). J'y vois plus une tactique pour « grossir » l'opuscule et la définition d'œuvre que le dénuement du beau jardin zen. **Lq**